

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Enseignement littéraire et catholicisme local

Michèle Lalonde

Volume 2, Number 6 (12), November–December 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59784ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, M. (1960). Enseignement littéraire et catholicisme local. *Liberté*, 2(6), 332–340.

Enseignement littéraire et catholicisme local

MICHÈLE LALONDE

Depuis que les questions d'éducation sont revenues, comme il se devait, à l'ordre des préoccupations collectives, le témoignage des écrivains canadiens français n'a guère rendu hommage à l'excellence de notre enseignement littéraire. En prenant un caractère plus unanime, ces dénonciations soulèvent aujourd'hui l'inquiétude, mais elles ne datent pas d'hier. Et quoique leurs reproches se fassent volontiers plus intempestifs, les écrivains de la jeune génération ne sont pas les seuls à déplorer l'insuffisance de la culture transmise. "Comme si nous ne savions pas déjà, écrivait Jean-Charles Falardeau, que tous ceux qui ont lu, l'ont fait en marge ou en cachette des pions et des préfets de discipline, au-delà d'une pédagogie de "morceaux choisis". Comme si nous ne savions pas que tous ceux qui ont acquis une formation intellectuelle, par les livres ou à partir des livres, l'ont fait par eux-mêmes, seuls, malgré la majorité de leurs professeurs de collège et, la plupart du temps, contre eux." (1)

Il est pénible de ne pouvoir, au Canada français, approfondir une quelconque critique visant un domaine précis de l'éducation, sans éviter de remettre en question la totalité du système, en amenant précipitamment le clergé au banc de l'accusé pour perdre un temps considérable et une partie de notre objectivité à l'expression de nos doléances. Mais sitôt qu'on s'arrête à dénombrer les causes, la complexité de tel ou tel problème particulier nous entraîne inévitablement, à travers la série des observations corollaires et des références immédiates, jusqu'à la revalorisation d'une situation générale. L'enseignement littéraire n'apparaît pas comme le secteur exceptionnellement appauvri d'une éducation par ailleurs satisfaisante; il est indissociable d'un ensemble. Car une formation littéraire ne subsiste pas par elle-même, elle se poursuit dans le cadre d'une culture dynamiquement transmise. Les différentes disciplines proposées à l'expérience intellectuelle sont également tributaires d'une richesse distribuée suivant le principe des vases communicants. Aussi convient-il de replacer le problème de notre enseignement

(1) cf: *Le Devoir*, section littéraire, Montréal, 16 avril 1960, p. 9

littéraire dans le contexte de notre système éducatif. Or les circonstances historiques et sociologiques ne nous laissent guère l'alternative de la discrétion : si l'on admet le fait que le clergé remplit généreusement les cadres de nos institutions enseignantes, qu'il était, il y a trois cents ans, à la base de notre système scolaire et qu'il est encore, après trois cents ans, à l'ultime pointe universitaire de la pyramide, il faut courir le risque d'en parler et respecter, dans le reproche comme dans la gratitude, ce que Dieu a uni chez nous : l'Eglise et l'Ecole.

*
* *

Ceci admis, affirmer que nous avons reçu une formation intellectuelle susceptible d'entrer en contradiction directe avec l'héritage de la foi catholique serait se payer d'ironie. Mis à part les leçons de grammaire, les dictées à thèmes édifiants et les exemplaires du petit Larousse déséxué, nous ne croyons pas avoir bénéficié d'un enseignement littéraire convenablement équilibré. Pour satisfaire aux exigences du programme officiel, on n'avait jamais à s'aventurer bien au-delà de quelques auteurs obligatoires, ou des échantillons d'un manuel de morceaux choisis ; (assaisonnés de temps à autre par quelque correcte description de paysage, arrachée à un Rousseau ou à quelqu'autre célébrité rendue salubre et impuissante à se défendre). *En marge* de cette parcimonie officielle se sont inscrites les tentatives individuelles de professeurs compréhensifs, plus désireux d'ouvrir les horizons de la pensée que de prouver l'hypertrophie de la littérature française catholique. Chacun sait reconnaître à l'occasion sa dette de reconnaissance envers l'influence plus généreuse de tels individus. Il demeure que les expériences scolaires et collégiales les plus diversifiées corroborent singulièrement les jugements d'appréciation générale : l'enseignement de la littérature et des principales manifestations de la pensée humaine restaient en relation évidente et directe avec l'esprit du catholicisme dogmatique ; l'appuyant et s'y appuyant tour à tour pour la concrète harmonisation des visées pédagogiques.

En dépit de la bonne foi dont elle s'inspire, une telle méthode laisse béantes des lacunes que chaque élève comble ensuite au petit bonheur ; à l'initiative de chacun est laissé le soin de récupérer tant bien que mal la liste des auteurs négligés et de replacer Madame de Sévigné, Francis Jammes et François Mauriac dans une perspective plus normale. La découverte des écrivains et des courants de pensée contemporains réconcilie peu à peu avec les poètes, les philosophes, les romanciers français ou étrangers. Les influences recueillies sont d'autant plus accusées que la disponibilité est intacte, que le rapport lecteur-auteur est direct, sans détours apologétiques interminables, et que l'autodidacte est stimulé d'ordinaire par les dynamismes d'une évolution émancipatrice. Cet effort de rééducation hâtive n'en demeure pas moins voué à tous les arbitraires de l'initiative personnelle, de l'individualisme farouche et des circonstances extérieures propices ou défavorables. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que nos influences proprement littéraires, (exception faite de la triade Garneau-Grandbois-Hébert, qui a

survécu au naufrage du manuel Roy) s'échelonnent de Rimbaud à Artaud, en passant par les philosophes existentialistes, les poètes socialistes et le manifeste de Refus Global. (2) Je n'essaie pas d'insinuer par là que les déficiences de notre formation scolaire ne sont pas finalement compensées par la culture improvisée des individus. Mais il est certain que cette opération de replâtrage fait perdre un temps considérable et engage tardivement une responsabilité intellectuelle que les éducateurs n'ont pas su respecter au bon moment.

Comment faut-il expliquer ce manque de respect? Car c'est bien en termes d'irrespect que les écrivains de notre génération ont dénoncé l'insuffisance de la culture transmise. Dans quelle mesure la curiosité littéraire a-t-elle été brimée, retenue dans les prescriptions d'un programme classique plutôt austère, (fidèle aux oraisons funèbres de Bossuet et aux drames bibliques, à peu près hostile au XVIII^e siècle, plus ou moins encombré de littérateurs poussiéreux que seule une oeuvre reluisante de catholicisme pouvait sauver de l'oubli...) La littérature a été mal, ou incomplètement enseignée chez nous dans la mesure où elle était considérée comme *faisant partie intégrante* d'une politique d'éducation, à nobles objectifs mais à courte vue, conçue et unifiée principalement selon la vocation apostolique des éducateurs. Dans cette optique, la littérature, comme la plupart des autres disciplines culturelles, cessait d'être considérée comme une fin en soi; elle trouvait sa justification et sa meilleure utilité dans une subordination immédiate au devoir supérieur de protéger les sensibilités confiées, et de ne pas compromettre inutilement l'équilibre des valeurs inculquées en constante référence au donné de la foi.

Toute l'équivoque de nos problèmes d'éducation tient à cette interdépendance de l'instruction religieuse et de l'instruction proprement dite. L'une présuppose l'autre; et ces deux éléments, rendus si cohérents par les lois d'une constante et complexe compénétration, ne sauraient tout à coup s'exclure l'un l'autre quand l'occasion se présente de les passer en revue et d'apprécier leur qualité en interrogeant les résultats. Or il se trouve que les griefs invitant à une critique sévère de l'enseignement reçu au plan des matières profanes, coïncident chez les gens de la jeune génération avec une attitude a-religieuse manifeste ou menaçante qui permet d'admirer encore une fois l'indissolubilité des méthodes pédagogiques.

-
- (2) *Le Devoir* publia à compter du 16 avril 1960 les témoignages d'écrivains canadiens-français en réponse au questionnaire posé sur leurs influences littéraires. Gilles Hénauld commentait en ces termes les résultats de cette enquête: "Les réponses n'indiquent aucune ligne de force, ni horizontalement, sur le plan d'une génération, ni verticalement — soit d'une génération à l'autre. (...) L'orientation scolaire ne semble pas compter pour beaucoup. (...) Cette auscultation hâtive ne permet aucun diagnostic mais elle révèle un surprenant appétit de connaissance, une certaine vitalité, et des réserves d'énergies insoupçonnées."

Cette éducation à sens unique, en dépit de son impeccable logique, a mal servi ses propres ambitions; et il est certain que la religion, telle que nous la connaissons ici, a servi de prétexte à tout un aspect négatif du conditionnement intellectuel. La vérité apparaissait avant tout *exclusive*, au sens fort de ce terme, et l'accent était mis principalement, grâce à une variété de moyens allant de la censure la plus discrète aux intolérances spécifiques, sur les idées à éviter, les auteurs à ne pas fréquenter, les doutes à ne pas aggraver, et cétéra. On conçoit qu'une pensée religieuse aussi tourmentée par la notion négative de la liberté se soit parallèlement appliquée à reviser indéfiniment les exigences précises du Choix, en le réduisant le plus possible à la dimension rassurante des refus concrets et spécifiques. Pareil effort ne réussit pas pour autant à stabiliser l'essentielle dialectique du réel; l'incessant reflux de la vie renouvelle chaque jour sa collection d'alternatives, de possibilités, de dilemmes. Aussi, l'esprit religieux s'aliénait-il à une inquiétude de caractère presque exclusivement moral. L'adhésion spontanée de l'intelligence à la vérité perdait tout sens dans un tel climat, pour être à son tour réduite à la dimension accidentelle des refus. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une liberté intellectuelle authentique, mais, le plus souvent, d'une espèce de privilège moral laissant toujours la possibilité de respecter ou de mépriser un contenu dogmatique *présupposé vrai*; (3) l'exercice de ce privilège se faisant toujours à propos d'alternatives particulières et en termes de refus — refus de l'alternative non-catholique. Je ne sais si je me fais ici comprendre. On pourrait convenir, pour éviter d'entrer dans des subtilités analytiques, que les a priori dogmatiques relevaient plus directement du domaine de la bonne conduite que de la responsabilité intellectuelle proprement dite.

Ainsi, pour reprendre l'exemple qui nous intéresse, l'enseignement littéraire apparaît-il fréquemment appuqué, dans de semblables circonstances, par des mesures disciplinaires concrètes et des habitudes de représailles ou de récompenses dont le caractère discret peut varier suivant le climat de l'institution ou le tempérament de l'individu chargé d'âmes. A commencer par l'interdit jeté sur les auteurs à l'index et les livres suspects, le système confirme ses exigences par le contrôle ou la condamnation du mauvais esprit dissident. Sans doute y a-t-il lieu de reconnaître aux précautions de cette nature une dose ordinaire de bon sens. Mais quand le souci des représailles s'entache, comme il est arrivé trop souvent, d'une promptitude à discréditer toute initiative aventureuse de la curiosité littéraire ou de l'esprit créateur au nom d'un conformisme de bon aloi, faut-il espérer qu'une saine notion de la liberté intellectuelle sera inculquée à l'élève? A force de vouloir éliminer les risques d'hérésie religieuse, c'est la faculté même de li-

(3) *les expressions du langage populaire illustrent cette conception: "se retourner contre sa religion", etc.; un juif se convertit AU Catholicisme, un Protestant RENOUÉ avec la tradition romaine, mais un catholique qui adopte une attitude non-catholique ou agnostique "perd" la foi... C'est une interprétation qui procède d'une certaine logique mais qui n'est pas sans implications essentiellement négatives...*

berté qu'on paralyse en ne tolérant pour elle aucune alternative périlleuse. D'où les réactions trop bien connues des adolescents qui témoignent, à titres extrêmes, de pressions autoritaires exagérées: passivité béate et paresse mentale ou révolte agressive et complet écoeurement.

Quand le maintien de l'ordre s'arme de prescriptions moins intransigeantes et adopte des moyens plus positifs, c'est un engrenage d'exhortations, de suggestions, de mentions répétitives, qui est mis au profit des auteurs catholiques. Péguy, Claudel, St-Exupéry, Daniel-Rops, Guy de Larigaudie et quelques autres privilégiés se partagent ainsi le gâteau de notre attention littéraire. Ce sont là du moins nos derniers souvenirs, mais si la série s'est renouvelée depuis, les allégeances dogmatiques sont vraisemblablement demeurées saines et sauves. En somme, quand on ne décourage pas les "mauvaises" lectures, on encourage les "bonnes".

Il reste que cette formation, si elle apprend indubitablement à *quoi* penser, n'apprend pas nécessairement à penser tout court.

On conçoit dès lors l'inadaptation du jeune écrivain au rôle qui l'attend: les motifs d'une pensée originale ne s'apprennent pas par coeur, la capacité de s'aventurer intellectuellement au-delà des idées préadmisses ne se récupère pas en un jour; une information littéraire aussi partielle ne se complète pas précipitamment. Le besoin d'exprimer la vie en percevant ses essentielles contradictions ne se métamorphose pas du jour au lendemain en une énergie authentiquement créatrice et instantanément responsable de son objet. Encore bien moins, après dix ans de quotidienne plongée dans un milieu, qu'un raisonnement simpliste ramène sans cesse aux catégories fixes et tout à fait étanches d'une dualité *bien-mal*.

*
* *

On jugerait opportun de rappeler, à propos de ces considérations, que l'insuffisance de l'enseignement, sa qualité discutable, peuvent tout aussi légitimement s'expliquer par des facteurs d'incompétence pure et simple. Cela ne fait pas de doute. Il suffit de se demander, par exemple, combien, parmi les instituteurs chargés d'enseigner l'histoire de la littérature, la composition française, l'analyse de textes, combien ont lu avec une attention débarrassée de toute référence au devoir d'état, les auteurs dont ils parlent? Combien ont une sensibilité poétique spontanément éveillée aux objets qu'ils font décrire par leurs élèves? D'autres questions pertinentes nous viendraient à l'esprit, mais on peut réunir les points d'interrogation sous le signe général du doute. On constate trop l'absence de cette culture générale **VI-VANTE** qui permettrait de tirer les coordonnées entre les oeuvres littéraires et les facteurs historico-culturels qui les expliquent profondément. Cette envergure d'esprit fait défaut et peu d'instituteurs sont ainsi en me-

sure de présenter à leurs élèves autre chose qu'un Voltaire diabolique, un Pascal complice des censures québécoises, un Sartre décérébré à tout jamais. . .

Qu'on pense à tous ces dévoués qui partagent leur savoir intégral entre l'heure de géométrie, l'heure de littérature et l'heure de botanique. Il est à espérer que la plupart d'entre eux *aiment*, au moins, la littérature et s'avèrent ainsi capables d'influencer les élèves qui leur sont confiés, en suggérant d'abord cette approche positive et cette disponibilité émotive essentielle. Si l'on songe à quel point cette utilisation des instituteurs à triple fonction, a servi chez nous à combler l'absence de titulaires, compétents, on est tenté de conclure, que le seul élément capable de maintenir la totale unité du système était la permanence du principe catholico-doctrinaire — seule continuité véritable à travers les successifs niveaux de l'incompétence. . .

Cependant, je ne reconnaitrais qu'une distinction mineure entre d'une part, l'incompétence purement académique, et d'autre part, la *qualité* de cette pensée catholique qui s'est constamment interposée entre les exigences des matières inscrites au programme et les intelligences confiées à la sollicitude sur-protectrice des clercs. Car ce ne sont pas à proprement parler des impératifs religieux *comme tels* qui ont déterminé, par exemple, la rigueur de ces méthodes, de ces cadres orthodoxes à l'intérieur desquels nous devons poursuivre une formation littéraire de serre chaude. Ce n'est pas non plus le souci de Dieu qui rendait obligatoire la réduction de la culture littéraire à un maigre programme de morceaux choisis. C'est *l'esprit* très caractéristique dans lequel le catholicisme a été professé chez nous; la religion et la pensée catholiques font ici partie du syndrome psychologique canadien-français et s'affirment selon les habitus d'une conscience collective constamment châtiée, sur-attentive à la notion de persécution. On a vu ainsi notre préoccupation religieuse s'installer au creux de l'irresponsabilité confortable en se maintenant au niveau de la subordination plus ou moins consciente au savoir-faire et à l'autorité générale du clergé. Cette docilité s'accommodant, sur un autre plan, du conformisme social qui abrite l'inquiétude de la conscience individuelle en dictant tous les termes de sa relation à Dieu. La docilité irresponsable et le conformisme rassurant servant de la sorte à tamponner un dialogue trop immédiat dont on redoute les exigences, l'angoisse s'apaise et, assuré d'avoir obéi à Dieu en obéissant aux hommes, l'individu profite de cette sécurité relative pour oublier Dieu jusqu'au rappel du prochain précepte. Le catholicisme canadien-français, en dépit de son caractère unanime, de son évidente prospérité et de ses prérogatives sociales, est un catholicisme HUMILIE; peureux. La notion de *responsabilité* individuelle est ici constamment remise en question, car si la pensée religieuse consacre un soin aussi jaloux à computer sans cesse les occasions de péché, les risques de damnation, les embûches du démon et du monde, c'est que la résolution des plus minimes quod libet apporte quelque certitude soulageante qui rassure une conscience suraiguë du Péril. La méfiance outrancière à l'égard

de la vie témoigne d'une méfiance de Dieu, elle-même reliée à l'incapacité de se reconnaître responsable; l'impression d'être en proie, ne pouvant ni se résoudre dans un dialogue religieux plus positif et personnel, ni s'expliquer par la malveillance de Dieu, se rabat sur la notion de mal et invoque sans cesse le démon à son prétexte.

C'est donc cette version assez spéciale d'un *certain* catholicisme qui a conditionné notre éducation; assumé à sa manière par la conscience collective canadienne-française, et déformé par le mécanisme de motivations secrètes. Mais il me semble évident que l'insuffisance culturelle de notre milieu et la faiblesse de notre pensée religieuse sont étroitement solidaires. Semblablement, le phénomène d'incompétence et le phénomène de l'intransigeance dogmatique qui a déterminé tout un aspect de la pédagogie traditionnelle, ne sont pas *deux* causes distinctes. L'une et l'autre manifestent simultanément une impuissance plus profonde, une égale sensation d'écrasement, de constante résorption de forces, de non-dynamisme devant la vie, et ainsi témoignent indifféremment d'une immaturité assez lente à résoudre.

On me pardonnera donc l'ironie d'une conclusion qui s'impose: la pauvreté de notre formation proprement littéraire, est directement proportionnelle à la *médiocrité* du message catholique qui nous a été transmis et dont l'inspiration négative exigeait l'appauvrissement arbitraire de l'héritage français.

Ainsi, il est évident que cette éducation allait tenir un compte rigoureux des prescriptions de l'Index. C'est un souci logique dans une institution préoccupée de préserver l'héritage catholique; on ne saurait attendre d'un personnel enseignant, recruté en majeure partie chez les prêtres et les religieuses, qu'il fasse fi des côtes morales attribuées par le Vatican; il examinera au moins avec une prudence intéressée les courants littéraires ou philosophiques susceptibles de mettre en doute le bien-fondé de la Vérité à transmettre. On admet cette attitude dans la mesure où l'on admet l'a priori des écoles confessionnelles.

Autre chose est de débattre si le souci de l'index pour un système éducatif intelligent, doit se limiter à une banale et simpliste décision de censure. Ce n'est pas en annulant la réalité, en créant un climat d'amnésie artificielle autour de Gide et des autres, en faisant semblant que des oeuvres indissociables d'une culture n'ont jamais été écrites, que l'on fait mieux passer la tartine dogmatique. Ce n'est pas en ayant l'air de prendre les faits avec des pinces, que l'on illustre la vigueur d'une pensée religieuse. Une croyance qui s'enrhume au moindre courant d'athéisme ou d'hétérodoxie, fait elle-même la preuve de sa fragilité. Et quand une foi n'est jamais réintroduite dans l'ordre des concrètes oppositions de faits, ne sert qu'à se confirmer indéfiniment elle-même et veut trop s'enfermer en milieu aseptique, elle demeure, bien sûr, stérile. Et d'ailleurs, tout système qui invoque abusivement le principe de la soustraction, se consacre à la démonstration de ses intolérances en attendant de s'exclure lui-même.

Aussi la culture française qui nous fut ainsi catholiquement transmise, fut-elle amputée de tout ce que ce catholicisme, dans ce qu'il avait de spécifiquement canadien-français, ne pouvait contenir. Or la conclusion corollaire s'annonce: à force d'amputer, le catholicisme canadien-français a créé un vacuum autour des thèmes religieux.

*
* *

Si j'ai pris soin dans les pages qui précèdent, de suggérer une distinction — qui resterait à expliciter davantage — entre le fait de notre catholicité canadienne-française et la notion de catholicisme comme tel, il serait exagéré de prétendre qu'une objectivité aussi intentionnelle caractérise invariablement l'attitude de la jeune génération à l'égard des questions religieuses. Car on aura deviné quelle expérience spirituelle a coïncidé avec notre période de formation scolaire proprement dite. L'étroit parentage de l'Eglise et de l'Ecole, affirmé par les dispositions d'un système qui s'en inspirait, a créé chez nous des mécanismes d'association, des équivoques, des confusions que des efforts de réflexion débrouillent au plan, disons, *logique* d'une discussion, mais qui peuvent persister indéfiniment au niveau affectif profond, soumis aux lois d'un conditionnement émotif réglé depuis l'enfance. Ces réflexes, négatifs pour la plupart, articulent nos attitudes défensives; ils travaillent indifféremment dans les deux sens: soit pour ralentir l'initiative d'une conscience en passe d'émancipation religieuse totale, soit pour retarder au contraire l'adhésion renouvelée au donné catholique épuré de ses implications dualistes. Ces solutions sont extrêmes, mais l'écart est mesuré par toute la série des expériences individuelles plus ou moins nuancées. Seule une enquête statistique menée dans les divers milieux universitaires intellectuels, ouvriers et autres pourrait identifier les caractéristiques les plus accusées. (4)

Mais à travers tout cela: beaucoup d'indifférence religieuse. L'aspect positif de cette attitude me semble tenir surtout à une volonté nouvelle, parfois farouche, de respecter la Vie dans son principe d'unité essentielle et de fondre un esynthèse plus dynamique des valeurs. Cette appréciation reste liée à des constations personnelles, je la signale pour ce qu'elle vaut et pour ce que je trouve de signification frappante à ce qu'un sentiment de tiédeur religieuse conformiste comme celui qu'on peut trouver ici, conduite sans grande crise, et comme tout bonnement, à un sentiment agnostique ni plus chaud, ni moins froid, ni plus, ni moins préoccupé de Dieu, mais qui ne s'aliène pas à une sensation d'antagonisme profond devant la vie.

(4) *J'ai l'air de généraliser bâivement; l'attitude se retrouve en effet à plusieurs niveaux, mais il conviendrait de faire la part des choses et de signaler un nombre N (que seule une enquête pourrait préciser) de représentants de la jeune génération dont la conscience n'a pas souffert de l'attitude religieuse canadienne-française.*

Je doute volontiers que la liberté de pensée puisse s'affirmer, dès notre génération d'une façon résolument *positive*, pour formuler une pensée laïque — agnostique ou non — qui soit véritablement structurée et vigoureuse.

Cette conjecture présume peut-être trop aisément de nos faiblesses. mais nous sommes une génération de transition, pour ne pas dire une génération sacrifiée aux impératifs de l'évolution, et le salutaire bouleversement des cadres sociaux, des schèmes de pensée vidés de sens, ne se fera pas sans un certain désordre. Nos tentatives personnelles s'inscriront sans doute dans le contexte d'un pluralisme plus ou moins échevelé. La revalorisation si nécessaire de la tradition culturelle, dont nous sommes tributaires, implique une critique surabondante de tous nos antécédents français et catholiques; et c'est le recoupement des démarches individuelles qui déterminera, à longue échéance, les termes dans lesquels la génération suivante, choisira de poser — plus directement et objectivement j'espère — l'hypothèse religieuse.

Michèle LALONDE